

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques. I

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

Je vais vous conter une histoire vraie, qui a tout le mérite d'être invraisemblable, et qui prouve, une fois de plus, que les romans inventés sont bien inférieurs à ceux de la vie réelle.

Toutefois, si je me livre à cette narration, ce n'est pas pour le plaisir que j'y trouve, mais bien pour démontrer deux choses que je n'ai pas inventées, c'est qu'on ne saurait trop prendre de précautions quand il s'agit de mariage, et qu'il ne faut pas se laisser éblouir par les gens portant un beau titre et qui ont toutes les qualités négatives de ce que l'on est convenu d'appeler les hommes du monde.

Pour ce qui regarde les précautions à prendre en cas de mariage, elles se résument à ceci : s'assurer de l'identité et de l'honorabilité du personnage à qui l'on a affaire, et suivre scrupuleusement les formalités légales.

Cela ne suffit pas pour avoir la certitude du bonheur, je le sais, mais au moins, on est sûr d'être légitimement marié.

Les mariages par enlèvement, baclés en tapinois, n'aboutissent que trop souvent à des ruptures violentes et à l'irréparable.

Quant à la manie de rechercher les gens à titres, c'est là un mal américain qui est très répandu chez nos voisins, et qui commence à nous gagner un peu.

Que de fois n'avez-vous pas vu accueillir à bras ouverts des individus sans instruction, sans talent, sans le sou, mais porteurs d'un titre plus ou moins contestable, pendant que l'on fait grise mine à un brave garçon, qui a tout ce qu'il faut pour réussir et devenir un homme vraiment supérieur !

Que de jeunes filles sont victimes de cette aberration de jugement !

—♦— Lady Russell, dont l'aventure fait en ce moment les frais de la conversation de l'aristocratie anglaise, en sait quelque chose.

Lady Russell est une charmante jeune femme, dont la destinée semble être de ne pas trouver le bonheur dans le mariage.

Américaine très riche, ne rêvant que d'épouser un homme titré, elle s'estima trop heureuse d'accorder sa main et ses millions à lord Russell, quand celui-ci lui fit le très grand honneur de lui demander les deux. Hélas ! l'illustre gentilhomme était déjà marié. De là, procès, divorce, condamnation du lord à la prison, etc., etc.

Et Lady Russell, se retrouvant libre, n'étant ni fille, ni femme, ni veuve, se promit bien de prendre plus de renseignements et de précautions quand elle se déciderait à nouer de nouveaux noeuds conjugaux, quoique toujours préoccupée d'avoir un titre.

C'est la hantise du titre qui l'avait perdue et qui devait la perdre encore.

—♦— Elle ne savait pas qu'une femme de la haute société de Londres l'épiait, comme un tigre guette sa proie.

Elle avait perdu le souvenir d'une scène qui s'était passée, un certain soir de sa courte vie aristocratique, soir fatal où elle avait cruellement froissé, blessé une autre femme.

C'est cette femme qui avait juré de se venger, et qui parvint à réaliser les extravagances les plus échevelées de "Ruy Blas", où Victor Hugo nous montre Don Salluste songeant aux moyens de se venger du mépris de la reine d'Espagne.

Oh ! mais je vais construire, et sans en avoir l'air, Une sape profonde, obscure et souterraine.
Oh ! je me vengerai ! Comment ? Je ne sais pas.
Mais je veux que ce soit effrayant ! ...

Elle cherchait donc le moyen de se venger quand le hasard mit sur sa route William Brown, cocher et fils de cocher, mais cocher grand genre... dans son genre. Son père avait été longtemps au service d'une grande famille, en Autriche, et c'est dans ce pays que le jeune William avait appris l'allemand, qu'il parlait très purement. Il avait reçu une assez bonne instruction et rêvait de devenir quelque chose de mieux qu'un cocher, mais tous ses efforts étaient restés stériles et il avait été forcé d'en revenir à son premier métier.

Beau garçon, ayant un certain vernis acquis au frottement de ses maîtres, il était suffisamment superficiel et nu. pour remplir parfaitement le rôle d'homme du grand monde.

La dame l'apprécia à sa juste valeur, et vit du premier coup d'oeil que c'était bien là l'outil que l'enfer lui envoyait pour satisfaire sa vengeance. Elle entra en négociations avec lui, le pourvut d'argent, et lui dit que désormais, lui, William Brown, devenait le prince Arthobald Stuart de Modena.

Le nom choisi était une trouvaille, une combinaison géniale.

La branche de la famille d'Autriche qui possédait autrefois la principauté de Modène, en Italie, représentait aussi la famille détrônée des Stuart, rois d'Angleterre et d'Ecosse, et comme elle était éteinte du côté masculin, le titre en était revenu à l'empereur d'Autriche. Arthobald est un vieux nom écossais, qui a été donné autrefois à quelques membres de la maison de Stuart, mais que l'on n'entend plus maintenant. Noms et prénoms étaient donc admirablement combinés par quelqu'un connaissant bien l'histoire des vieilles familles, et ce n'est pas un cocher anglais qui aurait pu les inventer.

Tout étant convenu, réglé, machiné, le cocher demanda des ordres.

La dame lui montra Lady Russell, et—toujours comme Don Salluste dans "Ruy-Blas" — lui dit

De plaire à cette femme et d'être son "mari".

—♦— Le prince Arthobald Stuart de Modena rencontre Lady Russell, et celle-ci reçoit le coup de foudre, un regard l'a subjuguée, elle aime le prince.

Etre princesse !...

Le prince a d'excellentes manières, il monte à cheval d'une manière princière, et pas un lord ne sait conduire comme lui ; il sait manier les chevaux comme si l'on n'avait jamais fait que cela toute sa vie.

Elle admire cette habileté et le lui dit. — "C'est vrai, ma chère Comtesse, j'ai grandi avec les chevaux, on peut le dire. Etant enfant, j'ai monté des poulains indomptés dans les grandes plaines du parc du château de ma famille. Et puis, j'ai été officier de cavalerie, comme vous le savez. J'ai gagné la coupe de l'Empereur, à Salsburg, aux courses du mois dernier".

Cependant, une ombre passait parfois sur les pensées de William Brown. On ne joue pas impunément avec le feu. Ce cocher aimait sincèrement Lady Russell, et, plus d'une fois, il supplia la femme fatale de le laisser se retirer et d'abandonner ses projets de vengeance, mais toujours il se heurta à une volonté implacable.

—Si vous n'exécutez pas mes ordres jusqu'au bout, je vous fais arrêter et jeter en prison. Du reste, n'est-ce pas une belle destinée que la vôtre ? Devenir riche et être l'époux d'une jolie femme !

Et le pauvre diable continua si bien sa cour que le mariage eut lieu le 17 décembre dernier.

Le rêve de la jeune Américaine était réalisé au delà de toutes ses espérances : elle était princesse !

—♦— La lune de miel fut tout ce qu'on peut imaginer de suave.

Jamais prince et princesse ne se sont aimés ainsi.

Mais ce ne fut qu'une lune de dix jours.

Un matin — oh, le triste matin — la belle-maman du prince fit irruption dans la chambre, en criant à sa fille :

—Votre prince n'est qu'un vulgaire cocher, et son nom est William Brown...

Evanouissement, cris, colère, etc... l'effondrement était complet.

Une lettre anonyme avait tout appris à belle-maman, les preuves étaient irréfutables et tout Londres était en train de croquer ce joli morceau de scandale.

Brown ne nia rien, mais il essaya de fléchir la colère de sa femme en lui parlant de son amour, de son désir de faire respecter son nom de Brown, etc...

—Un cocher... oh ! honte !... un vulgaire cocher !...

—Qu'importe ! si nous nous aimons, si vous m'aimez comme vous me l'avez dit tant de fois...

—Un cocher !... Ne me touchez pas. Misérable, je vous chasse...

William Brown disparut.

—♦— Peut-être l'eût-on laissé aller se faire prendre ailleurs, si l'affaire avait pu être étouffée, mais la femme, l'ennemie mortelle, veillait toujours, et saurait sa vengeance. Elle avait répandu la nouvelle partout, et les journaux ne parlaient que de l'aventure incroyable de la comtesse et du prince Stuart de Modena.

On se mit à la recherche du cocher, qui fut enfin trouvé dans un des plus sales quartiers, en guenilles, sans le sou, mourant de faim. Il se laissa prendre sans résistance, estimant que la prison valait encore mieux que la vie qu'il menait et qu'il y trouverait au moins un abri et du pain.

Il va subir son procès, mais il refuse de dévoiler le nom de sa complice, comptant sur elle pour obtenir les services d'un bon avocat et des secours, plus tard.

Quand à la victime de ses deux époux, de comtesse et de princesse qu'elle a été, elle est redevenue tout simplement madame ou mademoiselle Scott.

L'histoire ne dit pas si elle est guérie de la manie des titres.

—♦— L'Angleterre ne nous a jamais envoyé autant d'émigrants que cette année. Chaque navire d'outre-mer qui nous arrive est chargé d'une cargaison humaine, qui se dirige aussitôt vers le Nord-Ouest.

Cette émigration inaccoutumée n'est pas un signe de grande prospérité.

On remarque que l'élément anglais n'a pas été choisi avec beaucoup de soin, car les nouveaux arrivés sont, pour la plupart, des gens des grandes villes, parfaitement étrangers aux choses de la campagne, et qui vont être singulièrement surpris en arrivant dans la prairie du Nord-Ouest.

Déjà, un certain nombre d'entre eux n'ont pu se rendre à destination, et, arrivés à Battleford, en apprenant qu'ils avaient encore cent vingt milles à faire en voiture ou à pied, se sont arrêtés en disant qu'ils n'iraient pas plus loin. Ils s'éparpillent aussi le long de la ligne du Pacifique, cherchant à se caser où ils peuvent, plutôt que de se perdre dans la plaine sans fin.

Rien de plus curieux que de voir débarquer les nouveaux conquérants du Nouveau-Monde.

Les Ecossais, calmes et solides, savent où ils vont, ils ont pris leurs renseignements.

Les Suédois et les Norvégiens sont généralement dans le même cas ; ils ont reçu des lettres d'amis et de parents qui ne les ont fait venir qu'au moment voulu.

Mais ce sont les Anglais des villes qui sont les plus intéressants. Ne connaissant que le pavé de Londres, de Liverpool, de Manchester, de Sheffield, etc., ils mettent pied à terre en disant fièrement (j'en ai entendu parler ainsi) : "Nous sommes chez nous ; ce pays nous appartient."

On les écoute en souriant de leur naïveté.

L'autre jour, deux d'entre eux-là qui ne doutent de rien, de leur importance moins que de tout le reste surtout, entrèrent dans un magasin pour acheter des cartes-postales illustrées.

Au moment de payer, ils jetèrent sur le comptoir de l'argent anglais.

—Nous ne recevons pas d'argent anglais, au pair, monsieur.

—Comment, mais le Canada nous appartient, il est à nous, et l'argent anglais ne...

—Permettez, le Canada nous appartient d'abord à nous, Canadiens, et nous avons notre monnaie à nous.